

Le matérialisme historique et la révolution énergétique

par Maurice FAYOLLE

Depuis que la pensée s'est éveillée chez l'homme, celui-ci a tenté d'expliquer sa présence sur ce monde et d'en déterminer l'origine. Deux grandes options s'offrirent alors à lui et l'on peut dire que, depuis sa naissance, la philosophie a tourné autour de ces deux pôles : le spiritualisme et le matérialisme, l'Esprit et la Matière. Pendant de longs siècles, ces deux conceptions de l'univers se sont opposées avec âpreté et différenciées avec de tels contrastes que l'une était nécessairement l'inverse de l'autre, les philosophies religieuses s'identifiant au spiritualisme, les philosophies athées au matérialisme. Ce choix en entraînait un second : le spiritualisme religieux exigeait l'hypothèse de la Création et de l'immuabilité, le matérialisme athée affirmait l'incrétation et l'évolution continue, la transformation incessante.

Si l'on se situe dans l'optique de ce choix élémentaire, les anarchistes sont matérialistes en ce qu'ils rejettent comme invraisemblable la conception même de la création, qui suppose un créateur, c'est-à-dire un dieu sous une forme quelconque. Ce rejet entraîne celui du concept du Commencement et de la Fin, non pas d'une parcelle de l'univers (espèce humaine, terre, etc.), mais de l'univers dans sa totalité — pour autant qu'on puisse parler de totalité dans l'infini du temps et de l'espace.

Cependant, la connaissance que pouvaient avoir de la matière les philosophes de l'antiquité et même ceux du siècle dernier, a considérablement évolué au cours de ces dernières décennies, ce qui a pour conséquence d'ébranler ce qui paraissait être hier des certitudes : les spiritualistes comme les matérialistes sentent bouger sous leurs pieds un sol qui leur paraissait solide.

Chez les spiritualistes, Teilhard de Chardin a le premier compris que, pour demeurer plausible, le spiritualisme devait s'évader du schéma simpliste d'une Création unique et d'un Univers immuable.

Les matérialistes ont été beaucoup moins gênés par les découvertes scientifiques. Cependant, au fur et à mesure que les physiciens ont progressé dans « l'autopsie » de la matière, celle-ci s'est révélée extraordinairement complexe et sans commune mesure avec la représentation simpliste que pouvaient s'en faire nos aïeux. Certes, quatre siècles avant notre ère, Démocrite avait déjà esquissé une théorie de la constitution atomique de la matière. Mais il a fallu attendre vingt quatre siècles pour que la science fasse éclater cet atome considéré jusqu'alors comme insécable et il semble bien, aujourd'hui, que les savants aient renoncé à fixer une limite à l'indivisibilité d'un corps, aussi infinitésimal soit-il.

Force est bien alors de constater ce phénomène et d'assister à ce paradoxe : au fur et à mesure que les savants progressent dans la dissémination de la matière, celle-ci... s'évanouit. A la limite, on peut dire que, telle que nous pouvions la concevoir, telle qu'elle a été conçue pendant des dizaines de siècles, **la matière n'existe pas** : à la découverte de l'infiniment petit, les physiciens plongent et nous font plonger dans un vide immense, qui n'est pas autre chose, en définitive, qu'un champ de force électro-magnétique, c'est-à-dire des grains d'énergie en perpétuelle mouvance et, dans une formule célèbre, Einstein a démontré l'équivalence masse-énergie.

Mais appeler encore cette composante matière me paraît être une facilité de langage. En fait, entre la pensée qui s'élabore dans le cerveau humain et les gigantesques constructions sidérales, il existe une **parité** qui les identifie au niveau d'un universalisme cosmique. Ce que nous appelions hier et continuons d'appeler aujourd'hui improprement l'Esprit et la Matière et qui exprimaient d'apparentes contradictions, paraît bien n'être que deux manifestations sensibles et perceptibles de cet unique et impalpable océan fluide : l'énergie.

Ces données nouvelles ne peuvent pas, à mon avis, ne pas avoir de répercussions philosophiques. Dans un tel contexte, l'hypothèse d'une déité quelconque, Idée première, Esprit unique ou Verbe créateur, se trouve exclue sans retour. Et ce ne sont pas les acrobaties intellectuelles d'un Teilhard de Chardin et de ses successeurs qui pourront réintroduire une divinité sous quelque forme que ce soit. Mais, d'autre part, le matérialisme, tel qu'il a été conçu jusqu'à ce jour, est remis en question.

Ainsi, il est absurde de faire **naître** l'Idée de la Matière : elle est matière, ou plutôt énergie — et, je le répète, il faudrait un nouveau terme pour désigner une réalité nouvelle. Rien ne se crée, rien ne se perd : tout est dans tout et de toute éternité. Ce qui est, **préexistait** nécessairement, **sinon cela ne pourrait pas être**. Il n'y a donc pas de création, c'est-à-dire ni commencement, ni fin, pas plus dans une optique spiritualiste (l'existant sortant de l'inexistant), que dans une optique matérialiste (création spontanée), mais une multiplicité d'expressions énergétiques dont nous ne percevons sensiblement que quelques infimes parcelles : notre propre existence et le monde qui nous entoure, le temps et l'espace n'étant probablement, comme la matière elle-même, que des formes différentes de l'énergie.

La millénaire querelle entre l'essence et l'existence est ici sans objet : toutes deux se confondent dans une commune identité. Disons seulement,

pour la commodité du langage, que nous avons conscience d'être à partir de notre propre existence : le monde n'existe pour moi que parce que je le perçois. L'Histoire humaine commence donc avec l'homme ou, du moins, avec la perception sensible et pensante que celui-ci a acquise de sa propre existence : il y a une **existence**, pas **d'histoire** animale.

Voici donc que, au terme de ces brèves réflexions philosophiques, se réintroduit la notion d'historicité.

Qu'est-ce que l'Histoire ? C'est, bien sûr, dans sa définition élémentaire, le répertoire chronologique des faits et gestes de l'espèce humaine depuis qu'elle a pris conscience de son existence et en a noté une narrative description.

Mais, déjà, par le seul fait qu'elle existe, elle dépasse la valeur d'un simple catalogue : en offrant à la réflexion du présent ce que fut le passé elle projette la pensée sur le futur. Elle n'est donc pas simple énumération statique, mais une dynamique en mouvement continu, par quoi se concrétise notre temps existentiel, se projetant d'hier à demain en passant par aujourd'hui, sans solution de continuité. Plus qu'une ontologie de l'être, l'Histoire est le mouvement particulier de l'espèce humaine dans sa brève trajectoire terrestre de quelques milliers ou millions de siècles. Et, en ce qu'elle est mouvement, l'Histoire est l'expression humaine de l'universelle énergie, à quoi se rapporte finalement tout ce qui est.

On va voir que l'énergie humaine et l'environnement énergétique dans lequel se meut l'homme depuis ses origines conditionnent toute son Histoire.

L'analyse marxiste affirme que : « La production d'abord et ensuite l'échange des produits forment la base de tout ordre social », ce qui confère à l'économique une primauté absolue sur le développement des sociétés humaines. Les structures sociales sont les reflets des rapports de production. L'échange des produits dans une société basée sur la propriété individuelle des moyens de production et l'exploitation de l'homme par l'homme qui en résulte, déterminent la recherche maximum du profit, ce qui a pour conséquence une inégale répartition des richesses et l'existence corrélatrice de classes sociales antagonistes, d'où lutte (des classes) permanente. Cette lutte devient le moteur d'une marche dialectique de l'Histoire, des rapports humains qui en résultent et qui varient avec les modes de production. Celles-ci se succèdent suivant un ordre irréversible : esclavagisme, féodalisme, capitalisme, auquel la révolution prolétarienne victorieuse fera succéder le socialisme, régime transitoire vers le communisme, terme final de l'évolution, société idéale parce que sans classes et, donc, sans contradictions. Les premières formes sociales constituent la préhistoire de l'Humanité, l'histoire proprement dite ne commençant qu'avec le communisme.

Voilà, très schématiquement résumé, l'analyse de l'économie sociale qui, dans la perspective de la philosophie marxiste, constitue la charpente du matérialisme historique. Comme démonstration critique du monde capitaliste de l'époque à laquelle vivait Marx, cette analyse est certainement la plus conséquente qui ait été faite. Comme explication du passé historique, elle n'est que partiellement valable, car elle procède d'un enchaînement dialectique qui exclut le fait humain, l'intervention

humaine dans le déroulement historique, exclusion inacceptable... et à laquelle l'homme Marx, par sa propre existence et l'influence qu'il a eu sur l'histoire, inflige le plus catégorique des démentis ! Mais l'analyse marxiste, exacte pour le présent, partiellement valable pour le passé, s'est complètement fourvoyée en se projetant sur le futur : aucune des prévisions marxistes ne s'est réalisée ou, du moins, ne s'est réalisée suivant le processus dialectique auquel Marx conférait l'infailibilité d'une vérité absolue.

Le matérialisme historique ne s'est donc pas vérifié en tant que loi fondamentale de l'évolution sociale. Pourquoi ?

Je laisserai de côté le fait que le matérialisme historique écarte délibérément l'homme de sa propre histoire — ce qui est paradoxal pour une philosophie qui affirme prendre l'homme pour finalité de sa proposition. Et doublement paradoxal en ce sens que, comme le rappelle notre ami Joyeux dans son livre « L'Anarchie et la Société Moderne », le marxisme, qui refuse à l'homme toute prise sur l'événement, est la philosophie ayant donné naissance à un système politique qui a élevé au plus haut sommet le culte de la personnalité. Ainsi en est-il de Marx vénéré comme un Messie, de Lénine exposé en son cercueil de verre comme une sainte relique, de Staline hier et de Mao aujourd'hui encensés par des millions de fidèles comme des dieux vivants.

Il est incontestable que les structures économiques et les contradictions qu'elles engendrent créent les conditions favorables à tel ou tel événement. Mais sans l'homme qui intervient au moment propice, cet événement peut dégénérer ou, au contraire, s'insérer dans la trame historique. Qui donc oserait affirmer, par exemple et pour ne citer que deux cas, que la Révolution française aurait été ce qu'elle a été sans Robespierre, que la Révolution russe aurait été « bolchévisée » sans Lénine ? Certes, l'homme ne crée pas l'événement, mais il le modèle à sa mesure et, par là, il intervient dans l'Histoire. La réciproque est d'ailleurs vraie : sans Robespierre et Lénine, les révolutions françaises et russe n'auraient pas été ce qu'elles furent, mais sans les circonstances qui permirent l'événement, Robespierre et Lénine n'auraient été sans doute que d'obscurs agitateurs dont les noms seraient tombés dans l'oubli.

Je ne citerai également que pour rappel cette contradiction fondamentale du matérialisme historique, à savoir que, fondé sur une dialectique rigoureuse suivant un processus qui se répète à l'infini (affirmation, négation et négation de la négation), ce mouvement qui anime toute la « préhistoire » est brutalement stoppé au moment où, grâce au communisme, l'humanité entre dans l'Histoire. En effet, la société communiste étant une société sans classes, donc sans contradictions, la marche dialectique est arrêtée puisque l'affirmation ne trouve plus en face d'elle une contradiction. D'où un soudain immobilisme : si le « moteur » de l'évolution se situe au niveau des contradictions économiques (la lutte des classes), on ne voit pas très bien le « moteur » qui animera une société sans classes...

« Les peuples heureux n'ont pas d'histoire » : c'est par ce dicton que pourrait se conclure le marxisme. Le communisme ayant assuré le bonheur des peuples, le paradoxe du matérialisme historique est donc de supprimer... l'Histoire. En fait, le marxisme, qui se veut un socialisme

« scientifique » aussi éloigné que possible de l'utopie, réintroduit au terme de sa trajectoire les notions de finalité et de perfection (qui sont d'essence religieuse) en évoquant la perspective d'une société idéale... c'est-à-dire parfaitement utopique.

Je n'insisterai pas sur ces contradictions, déjà maintes fois évoquées, et je voudrais ici attirer l'attention sur un aspect peu exploré du problème fondamental de l'existence humaine, dont l'exposé fera ressortir les insuffisances de l'explication marxiste.

Cet aspect est celui de l'énergie. Dans les pages qui précèdent, on a vu que la matière qui nous entoure, dont nous sommes faits, qui nous paraît si « solide », se révélait de plus en plus, au fur et à mesure que la science plonge dans l'abîme vertigineux de sa texture, comme un univers inconsistant et impalpable de radiations électro-magnétiques animé d'un incessant et prodigieux mouvement tourbillonnaire.

Tout ce qui fut, est ou sera n'est donc et ne peut être qu'une composante de cette étrange « matière » qui s'évanouit à l'approche du chercheur comme le mirage de l'oasis s'évanouit dans le désert à l'approche de l'explorateur. Tout — et à commencer par l'homme lui-même, dans sa totalité, corps et esprit, depuis les mouvements visibles de son corps jusqu'aux manifestations cérébrales de son intellectualité.

Cette énergie cosmique, à quoi se réduit finalement la « matière », dont l'homme et son environnement ne sont que des formes particulières, ne peut pas ne pas avoir une importance capitale dans le déroulement de la vie humaine et, par conséquent, ne pas trouver place dans son histoire.

Marx, de toute évidence, a raison (mais cette « découverte, d'autres, dont Proudhon, l'avaient faite avant lui) lorsqu'il affirme et démontre que l'histoire humaine est l'histoire de la production, des contradictions économiques qui en résultent et des conflits qu'elles engendrent. Mais le problème ainsi posé n'apporte que d'incomplètes ou fausses réponses aux questions soulevées. Il faut donc remonter au-delà du phénomène de la production, considéré comme cause première et unique de l'Histoire.

Au-delà, nous retrouvons l'énergie.

Tout a commencé lorsque l'homo-sapiens est devenu l'homo-faber, lorsqu'ayant fabriqué son premier et rudimentaire outil, l'homme cessa de se servir de ses seules mains nues pour vivre et survivre. Mais, limitée à cela, c'est-à-dire à la création de l'outil, qui fut la première invention technique, la production n'aurait pas engendré les contradictions et les conflits que connurent les sociétés humaines si l'homme n'avait alors pris conscience que, pour utiliser cet outil, une énergie était nécessaire et que cette énergie, il pouvait la trouver en lui-même, mais aussi hors de lui-même. En effet, la production en elle-même, dans sa forme la plus élémentaire, qui est la recherche de la subsistance, n'est pas une invention humaine : elle existe pour toutes les espèces animales. Cueillir des fruits, attraper des animaux, pêcher du poisson, qui fut la première occupation du pré-humain comme elle est celle de tous les animaux, constitue déjà une « production », celle-ci n'étant jamais une création, mais une appréhension ou une transformation d'un produit naturel.

Que ce soit avec ses mains nues ou avec l'aide d'un outil, pour cette « production » élémentaire, l'homme comme l'animal doit dépenser une certaine somme d'énergie, énergie qu'il récupère par l'absorption des produits. C'est un cycle en circuit fermé : il ne fait appel à aucune énergie extérieure à lui-même. Jusque là aucun problème ne se pose et, même en se perfectionnant et en se multipliant, la production n'aurait jamais engendré les contradictions et les conflits que connurent les sociétés humaines si, avec l'invention de l'outil, l'homme n'avait eu l'idée, pour le manœuvrer, de rechercher et de domestiquer une énergie **extérieure** à lui-même.

Ce fut le point de départ de la gigantesque aventure humaine : la découverte ou, plutôt, la prise de conscience de phénomène énergétique, l'incessante quête, puis la conquête des énergies ambiantes dans lesquelles baigne l'homme et dont il est lui-même constitué.

J'ai effleuré ce problème dans une très courte et incomplète étude dans cette même revue. En fait, je suis de plus en plus persuadé que le problème économique ne s'est vraiment posé et a pris l'ampleur qui est devenu la sienne qu'à partir du moment, non pas de l'invention de l'outil, mais de la recherche de l'énergie pour utiliser cet outil : dès l'éveil de son intelligence, l'homme commençait à entreprendre la longue marche qui devait le ramener aux sources mêmes de sa réalité vivante.

Quelle fut la première forme d'énergie que découvrit et utilisa l'homme ? Ce fut celle qui pouvait être extraite du muscle humain — de l'**autre** homme. Cette découverte capitale, plus importante sans doute que la découverte du feu, eut deux conséquences indissociables dont les effets allaient conditionner tout le devenir de l'espèce humaine pour une longue suite de siècles : l'institution de l'esclavage et la recherche incessante de la plus grande quantité d'énergie disponible à l'état brut dans la nature : humaine par les guerres de conquête et la réduction en esclavage des peuples conquis ; extra-humaine par la domestication des animaux et l'utilisation du vent dans les voiles des navires et les ailes des moulins, et de l'eau pour entraîner les roues à aubes.

Cette longue marche vers la captation des énergies tourbillonnaires qui entourent l'homme, constituent son « essence » et expriment son « existence » et dont la maîtrise lui permet une appréhension sur le milieu, se prolongea durant une longue suite de siècles, durant lesquels la production resta bloquée à un stade primitif en raison de la modestie des sources d'énergie. En l'absence d'une puissance énergétique supérieure, la technique (invention et amélioration de l'outil) s'avérait inutile. Tout au plus, l'utilisation de l'énergie animale permit-elle un léger progrès dans l'instrument de production (par exemple : le cheval remplaçant l'homme dans les manèges pour piler le grain, pour pomper l'eau, pour traîner et élever de lourdes charges. L'invention de la roue a sans doute été la conséquence directe de cette disponibilité plus grande d'énergie). Cette stagnation explique pourquoi durant une longue période de l'histoire humaine, les structures économiques et, par suite, sociales des divers régimes politiques qui se succédèrent changèrent fort peu, que se modifièrent peu les contradictions de l'économie et les formes des luttes de classes qu'elles engendrèrent.

Le verrou qui bloquait ainsi la production à un niveau statique allait sauter avec le couvercle de la marmite de Denis Papin et la découverte de cette nouvelle source d'énergie incomparablement supérieure à celles qui l'avaient précédée : la vapeur. Il est très vraisemblable d'ailleurs que cette découverte et celles qui suivirent furent retardées de plusieurs siècles par la longue nuit du Moyen Age dans laquelle l'obscurantisme chrétien plongeait l'Occident, stoppant non seulement la progression du savoir, mais interdisant même l'accès aux connaissances acquises de l'Antiquité.

On voit par là que la production et tout ce qui en découle n'est pas une cause en soi, mais un effet, l'expression matérielle directe d'un autre phénomène, qui est celui de l'énergie dont peuvent disposer quantitativement et qualitativement les sociétés humaines. Quantitativement : un cheval-vapeur équivalait à l'énergie musculaire de plusieurs hommes ; qualitativement : le rendement d'un moteur électrique est trois fois supérieur à celui d'un moteur à vapeur.

Dès lors, la production n'étant que le reflet fidèle de l'énergie disponible, on comprend que ce n'est pas la première qui détermine les structures sociales à un moment donné de l'histoire, mais la nature, la quantité et la qualité de l'énergie disponible : l'invention de la machine à vapeur a fait sauter les structures économiques médiévales en transformant la production artisanale en production industrielle. Le capitalisme, sous la forme qui fut la sienne pendant le XIX^e siècle, est issu directement de la marmite de Denis Papin. Mais le rythme croissant des découvertes, de nouvelles sources d'énergie : électrique, explosion, réaction, nucléaire, ont eu pour conséquence, à partir de la fin de la seconde guerre mondiale, en multipliant la quantité et la qualité de l'énergie, de bouleverser à nouveau les structures sociales : le capitalisme, en cette seconde moitié du XX^e siècle, n'a plus grand-chose de commun avec le capitalisme du XIX^e, ni même de la première moitié de ce siècle. En moins d'un quart de siècle, de 1950 à 1970, les sociétés industrialisées ont évolué avec une extraordinaire rapidité, la poussée économique due à l'abondance d'énergie obligeant, bon gré, mal gré, les dirigeants politiques à procéder à des restructurations sociales d'une ampleur telle que la vie humaine s'en est trouvée profondément modifiée.

Or, c'est cette extraordinaire abondance d'énergie, absolument imprévisible au XIX^e siècle, qui a bouleversé toutes les prévisions théoriques de Marx et jeté bas l'orgueilleux échafaudage du matérialisme historique.

Ainsi, dans les sociétés industrialisées, l'abondance des produits de consommation est devenue telle que leur absorption par les classes exploitantes (à l'intérieur par le surprofit et à l'extérieur par l'exportation) s'est révélée insuffisante. Par une inéluctable nécessité économique, les classes dirigeantes ont donc été amenées à augmenter les salaires et la sécurité de la classe ouvrière, c'est-à-dire son pouvoir d'achat et ses loisirs, afin de lui permettre d'accéder au rang de consommateur. Toute la théorie marxiste, parfaitement valable au siècle dernier, sur le mécanisme de la société capitaliste, qui consistait à attribuer au producteur un salaire minimum pour lui permettre de survivre et de produire, avec pour conséquences prévisibles un surprofit toujours croissant des capitalistes,

l'extention et la paupérisation croissante du prolétariat, a été balayée par l'inondation énergétique de ces vingt dernières années. Le résultat est une véritable mutation qui est en passe de donner à l'homme de plus en plus d'importance en sa qualité de consommateur au détriment de sa fonction de producteur. Dans quelques décennies, le « prolétaire », tel que l'ont vu Marx et les sociologues du XIX^e siècle, c'est-à-dire l'homme en bleu ou en blouse travaillant douze à quatorze heures par jour pour un salaire de famine, sera devenu un personnage aussi anachronique que peuvent nous le paraître les esclaves de l'Antiquité et les serfs du Moyen Age. D'ores et déjà, l'ouvrier moyen de cette fin de siècle a un niveau de vie supérieur à celui d'un bourgeois du siècle dernier.

Conséquence logique de ce profond bouleversement : la classe ouvrière, en tant que classe uniquement vouée à la production, est en train de disparaître. Ce qu'on appelle le « secteur tertiaire », ainsi que les techniciens, prennent une importance numérique croissante. Enfin, d'une part, la prolongation de la scolarité jusqu'à dix-huit ans, d'autre part, la généralisation du régime des retraites écartent de la production un nombre toujours plus grand d'individus — mais qui demeurent et sont sollicités en tant que consommateurs. Parallèlement à l'industrie et plus rapidement encore, l'agriculture suit la même évolution : quantitativement, son importance numérique décroît sans cesse et, qualitativement, le paysan pauvre, misérable, véritable bête de somme à l'image de Jacquou le Croquant, est en voie de disparition.

Cette mutation socio-économique qui s'est opérée en deux courtes décennies est telle que parler aujourd'hui de la primauté et du rôle « dirigeant » d'une classe ouvrière qui, comme l'avait connue Marx, n'existe plus, devient un anachronisme. Et les marxistes eux-mêmes, désespérément accrochés à l'évangile périmé de leur prophète, le sentent si bien qu'ils tentent de faire des distinctions subtiles entre ceux qui participent aux « forces productives » et les autres — ces autres qui, dans un avenir très proche et dans les pays surindustrialisés, constitueront la majorité de la population. Certains intellectuels marxistes commencent à prendre conscience de ce phénomène et tentent de s'évader de l'étroit schéma où Marx avait prétendu corseter l'avenir. Ainsi, actuellement, Garaudy s'efforce de substituer la notion du « bloc historique » (ouvriers, techniciens, intellectuels) à celle, spécifique et limitée, de prolétariat, ce qui fait pousser des cris d'orfraie aux marxistes orthodoxes. Il est cependant bien évident que cette obstination à attribuer une mission historique et quasi messianique à une classe dont l'importance numérique et sociale décroît tous les jours relève d'un aveuglement intellectuel résultant d'une fidélité à un passé révolu et d'une méconnaissance des réalités affirmée au nom d'un « réalisme » politique — aveuglement et méconnaissance dont le socialisme « scientifique » nous a offert maints exemples. Mais les acrobaties des intellectuels marxistes pour « adapter » les théories du maître aux formes nouvelles du monde moderne sont aussi laborieuses et vaines que les semblables contorsions des intellectuels déistes pour réintroduire la divinité dans l'univers einsteinien.

Ainsi, dans ce monde si différent de celui que connurent nos grands-pères, la lutte des classes, en ce qu'elle était la lutte des ventres vides contre les ventres pleins, des sous-consommateurs contre les sur-consom-

mateurs, c'est-à-dire telle que l'avait conçue et définie Marx pour en faire l'expression des contradictions et le « moteur » de l'histoire, cette lutte des classes appartient au passé et ne trouve plus place dans la réalité nouvelle de la société de consommation. Ce qui ne signifie nullement la fin des luttes sociales, mais seulement leur report à un autre niveau. Car, parvenue grâce à l'explosion énergétique au rang de consommateurs, la grande majorité des êtres humains demeure aliénée. Cela prouve que l'aliénation n'est pas un fait exclusivement économique, mais un fait humain ; qu'elle ne se situe pas seulement au niveau du ventre, mais également à celui du cerveau ; que la libération effective ne se limite pas à l'atténuation de l'exploitation de l'homme par l'homme, mais aussi et surtout à la disparition de la domination de l'homme sur l'homme.

Dans cette perspective également, le matérialisme historique a fait faillite dans la mesure où il se veut une explication globale et unique de l'histoire. Et cela parce que Marx a construit toute sa théorie à partir de la production considérée comme le fait social essentiel, alors qu'elle n'est que le reflet fidèle de l'abondance ou de la rareté de l'énergie — cette énergie qui nous environne, qui constitue ce qu'on appelle la matière et conditionne toute la vie humaine.

Cette brève esquisse d'une vision énergétique du monde ne prétend pas établir une philosophie nouvelle, ni définir des « lois » historiques inéluctables. Elle constitue simplement l'approche d'un problème et une réflexion sur la condition de l'homme dans les temps que nous vivons.

M. F.

AVEZ-VOUS LU :

NIBERGUE

LE ROI DES RATS

par Maurice FROT

LE PALAIS D'HIVER

par Roger GRENIER

JE T'AIMERAI SANS VERGOGNE

par Jean-Pierre CHABROL

(Editions Gallimard)